

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									



## SOMMAIRE DES MATIÈRES.

DEUX FILLES A MARIER, (mœurs anglaises),  
(suite et fin); ANTONIA.

### DEUX FILLES A MARIER.

MŒURS ANGLAISES.

[SUITE ET FIN.]

Le tableau qu. s'offrit à moi ne fut qu'une vision d'un instant, mais une vision telle, que mes illusions amoureuses, déjà bien désenchantées, en reçurent un terrible échec. Les nombreuses boucles italiennes qui encadraient d'ordinaire la figure de la belle Mathilde étaient emprisonnées dans des papilottes; un simple peignoir enveloppait sa taille, Fanny avait aussi un *négligé* fort négligé; ses pieds mignons étaient nus; elle parcourait la chambre en parlant et en gesticulant d'un air furieux. Contre qui, ou à quel propos cette colère? C'est ce que je n'eus pas le temps de deviner, car, dès que mon nom fut prononcé, les deux sœurs s'enfuirent précipitamment comme deux biches effarouchées, en fermant violemment les portes derrière elles, et je me trouvai seul en présence de *Mistress Dalrymple*.

Celle-ci s'était levée à leur exemple, mais elle n'abandonna point la place, soit qu'elle voulût couvrir leur retraite, soit que représentant les bagages, les caissons et l'ambulance, il lui fallût, pour opérer cette manœuvre, plus de temps et de peine qu'aux troupes légères.

Lorsqu'elle eut vu disparaître le dernier pli de la robe de ses filles, elle hésita un moment si elle ne les suivrait pas. Malgré son assurance, elle avait honte de son déshabillé du matin. C'était en effet quelque chose de fantastique; je dois dire, en bonne justice, que, si elle ne paraît pas son costume le lui rendait bien. Toutefois, elle surmonta cette faiblesse en femme que des intérêts sérieux préoccupent. Tandis que je m'établissais dans un fauteuil vis-à-vis d'elle, elle s'efforça de croiser sur sa poitrine une cascade à fleurs jaunes, et de rabaisser sur ses

jambes son jupon aussi court que celui des highlanders, Cette dernière opération, menaçant de ne pas réussir à son gré, elle y renonça bravement, et attendit que je voulusse bien expliquer le motif de ma visite.

Certes, le plus embarrassé de nous deux, c'était moi! Je lui annonçai que les bâtiments étaient arrivés, que nous allions partir le lendemain, et comme je me perdis dans des protestations de reconnaissance.

—Avez-vous vu le major? me demanda-t-elle brusquement.

Je répondis que je n'avais pas eu le plaisir de le voir, mais que je le rencontrerais sans doute dans la journée.

—Je sais qu'il désire beaucoup vous parler, ajouta-t-elle d'un ton emphatique.

Elle espérait sans doute que je voudrais savoir pourquoi; mais je n'eus garde de montrer une telle curiosité. Je balbutiai quelques mots sur mes préparatifs, sur l'heure avancée, sur l'intention où j'étais de revenir passer la soirée, —ma dernière soirée,—auprès d'elle, et je pris congé à la hâte, enchanté du succès de ma visite.

Power et moi nous dinâmes tête à tête dans ma chambre. Jusqu'à neuf heures du soir, Power me prodigua ses instructions et ses conseils, et ne cessa de me verser de copieuses rasades.

—Allons, mon brave Charles, me dit-il, quand il me vit parvenu à un degré convenable d'exaltation: Voici le moment critique; encore un verre de Champagne, cela achèvera de vous monter la tête. Dieu me damne! vous ne pourrez ni comprendre les insinuations du major ni voir les agaceries de ses filles. Vous voilà à l'épreuve de tout.

—Oui, par le ciel! je me sens à l'épreuve de tout, m'écriai-je d'une voix un peu épaisse... Soyez tranquille, Power; je ne fais qu'aller et revenir.

—Soyez ferme et résolu, continua Power. On vous parlera d'obligations, de bienséance: excusez-vous sur votre bonne foi et sur votre ignorance du monde. On pleurera peut-être: n'y faites pas attention. Ce n'est qu'un instant à passer. Que diable! on ne prend pas un homme de force.

—Non, non, je ne me laisserai pas prendre de force, déclarai-je gravement, en frappant du poing sur la table. Je vous dis, Power, que j'ai le cœur cuirassé ; je brave mistress Dalrymple ; et quand à ses filles... à leur santé ! Power.

—A leur santé ce dernier verre ! répéta Power... Maintenant, partez ; il est neuf heures et demie : à dix, je vous attendrai, et nous nous embarquerons aussitôt.

—A dix heures donc ; comptez sur moi. Et je descendis en sifflant un air irlandais et en me donnant une allure délibérée. Arrivé dans la rue, je m'étudiai à marcher en droite ligne, et j'appuyai un pied pesant sur la terre, comme un homme qui n'est point absolument certain de garder l'équilibre. Le grand air ne dissipa point la demi-ivresse où je me trouvais ; les maisons et les arbres me semblaient danser autour de moi. Néanmoins, je poursuivis ma route, bien décidé à sortir victorieux de l'épreuve que j'allais affronter, et de faire honneur aux leçons de Power.

## V.

Si quelques heures d'intervalle avaient opéré en moi un si grand changement, elles avaient produit chez les gracieuses filles du major et chez leur mère, une métamorphose encore plus étonnante. Le salon avait un air de pompe et d'apparat dont je fus frappé un instant. Mathilde, vêtue de noir, ses beaux cheveux disposés en bandeaux comme ceux d'une madone, et encadrant sa figure dont ils faisaient ressortir la pâleur, était plus jolie que jamais. Une teinte de mélancolie répandue sur ses traits leur donnait un charme irrésistible. Fanny avait remplacé le négligé du matin par une fraîche toilette. Elle portait une robe bleu clair. Des fleurs de même couleur s'entrelaçaient dans ses cheveux blonds, et ses petits pieds étaient chaussés avec une perfection admirable. La colère à laquelle elle s'abandonnait le matin avait fait place à une gaieté un peu plus animée, un peu plus folâtre que d'ordinaire, comme si la coquette eût senti que c'était là son arme la plus forte, et qu'elle eût voulu en déplorer toute la puissance.

Le digne major se tenait raide et guindé dans un antique habit d'uniforme qu'il avait mis jadis au siège de Gibraltar. Son air était imposant et solennel. Il se recueillait en lui-même, jetant de temps en temps un regard sur ses filles, afin de passer en revue ses moyens d'attaque et de défense. Enfin, Mistress Dalrymple, vêtue d'une robe rouge de damas, et majestueusement assise dans un fauteuil, avait la dignité d'un évêque.

Il n'y avait pas d'autre étranger dans l'apparte-

ment que Sparks. Le pauvre jeune homme, qui venait d'essuyer une bordée de Mistress Dalrymple, semblait fort mal à son aise. Je crus remarquer que ma présence augmentait encore son embarras.

Quand à Burton, que j'avais vu quelques heures auparavant, et avec lequel je m'étais réconcilié, il s'était déjà acquitté de la cérémonie des adieux.

Le major Dalrymple se précipita bruyamment au-devant de moi.

Parlez-moi de la chaude accolade d'un ami d'enfance, qui vous revoit après une séparation de vingt années ; parlez-moi d'un camarade d'école qui vous retrouve après que vos talents ou les circonstances vous ont rendu célèbre ; parlez-moi de la vive pression que vous donnez vous-même lorsque votre adversaire, ayant essuyé votre feu, est en face de vous, à dix pas, et que son témoin s'approche pour vous annoncer de sa part qu'il reconnaît ses torts et ne tirera point... Eh bien ! tout cela n'est rien en comparaison de la double poignée de main d'un homme qui se flatte de vous faire épouser une de ses filles.

—Eh ! vous voilà, mon cher O'Malley, s'écria le major, avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître. Arrivez donc ! Comment cela va-t-il ?... Je commençais à désespérer de vous voir... Asseyez-vous là, près de Mathilde... Par le ciel, me disais-je ; il ne sourait partir comme cela ; il a à nous parler... Je serais allé chez vous, mais, votre visite m'ayant été annoncée, j'ai préféré le plaisir de vous recevoir en famille.

Je répondais de mon mieux à ce flux de paroles par des saluts et des exclamations incohérentes. L'honnête major, en négociant expérimenté, s'aperçut sans doute de l'état où j'étais, et il s'en réjouit dans son âme ; il savait qu'on a beau jeu avec un homme à moitié ivre.

—Et voilà, reprit-il quand je me fus assis, voilà M. Sparks qui est venu nous faire ses adieux, et nous communiquer, ainsi que vous, ses intentions.

—Pauvre M. O'Malley ! ajouta Mistress Dalrymple avec une voix caressante et un regard maternel. Je suis certaine que les apprêts du départ l'ont horriblement fatigué... Fanny, ma chère, une tasse de thé pour M. O'Malley.

—Oh ! maman ! s'écria Fanny, en me présentant le thé dont j'avais un besoin réel. M. O'Malley n'aime pas qu'il y ait tant de sucre.

Et, comme elle me présentait la tasse, elle me jeta un coup-d'œil d'intelligence qui signifiait : moi, du moins, je connais vos goûts !

Depuis que je m'étais assis près de Mathilde, celle-ci n'avait point levé la tête ; elle ne semblait occupée que de son ouvrage de broderie ;

mais les mouvements précipités de son sein témoignaient qu'elle était violemment émue.

—Je vous accusais, M. O'Malley, me dit-elle tout bas, après un long silence, je vous accusais de quitter vos amis sans leur laisser un mot d'adieu... Combien j'ai été injuste envers vous !

Et ses grands yeux noirs arrêtrèrent sur moi un de ses regards profonds qui n'appartenaient qu'à elle.

J'aurais dû trouver des phrases éloquentes, des mots heureux pour remercier Fanny et Mathilde d'un pareil accueil ; mais quoi ! je n'avais jamais brillé par l'apropos, et en ce moment surtout, mon esprit et ma langue me faisaient également défaut ; je pensai que la pantomime me compromettrait moins que la parole ; j'adressai à Fanny un sourire que je m'efforçai de rendre aimable, et je saisis la main de Mathilde, que je pressai tendrement.

Vanité des résolutions de l'homme ! Ainsi fêté par le major et sa femme, assis entre les deux sœurs, comblé par l'une et par l'autre des attentions les plus délicates, exalté par leurs regards caressants et par les libations auxquelles je m'étais livré de compagnie avec Power, je ne songeai plus aux recommandations de celui-ci, je ne songeai plus qu'il attendait mon retour, que j'étais au milieu de mes ennemis, qu'il s'agissait de ma liberté, de mon avenir... et je m'abandonnai au plaisir de me retrouver à ma place accoutumée. Ma langue se délia ; je ris à gorge déployée ; le but de ma visite, les instants qui s'écoulaient, l'approche de mon départ, tout fut oublié. Je me trompe : il me resta le sentiment vague de quelque chose de difficile et d'ennuyeux, qui exigeait beaucoup d'adresse, et que je devais exécuter. Quelle était cette chose ? Je n'osais, ni ne voulais, ni ne pouvais y réfléchir ; mais cette idée m'obsédait ; elle troublait ma gaieté ; j'éprouvais comme une sensation confuse, et cependant pénible. Quoiqu'éveillé, j'étais sous l'influence d'un cauchemar.

Tout-à-coup mes yeux tombèrent sur le visage candide de Sparks. Soit que le bon jeune homme, ayant des intentions secrètes, fut gêné par ma présence ; soit qu'il subit une espèce de fascination de la part du major, il paraissait triste, contraint. Jamais Sparks ne m'avait fait ombra ge ; j'aimais sa douceur et sa modestie. En ce moment pourtant, par un caprice bizarre, je le pris en aversion, et il me vint un furieux désir de lui chercher querelle. Ce fut à lui que j'attribuai le vague malaise dont j'étais tourmenté. Parlait-il ? Je donnais à ce qu'il disait une signification offensante. Riais-il avec Fanny ? Je me figurais qu'il lui racontait les détails de mon duel avec Barton ; j'interprétais son silence même comme un signe de haine et de mépris ; j'étais offusqué

de l'intimité que j' remarquais entre lui et les deux sœurs.

C'était déraisonnable, c'était absurde ; mais à qui la faute ? au vin que j'avais bu, et à mon ami Power qui, sous prétexte de me monter la tête, me l'avait entièrement tournée.

—Ma présence ici, dis-je du ton d'une amère ironie, ne fait sans doute point plaisir à tout le monde. Je crains que M. Sparks n'en soit mécontent : dans ce cas, qu'il le déclare !

Sparks tressaillit, et me regarda avec une surprise inexprimable, et, comme ma conterance et l'expression de mon visage étaient décidément hostiles, il interrogea des yeux les assistants, pour savoir ce qui attirait cette attaque imprévue.

Mais j'étais lancé ; je m'échauffais moi-même en parlant, et de plus, une de mes jolies voisines m'avait encouragé ; par une douce pression de main.

—Par le ciel ! continuai-je, si M. Sparks s' imagine un instant que mes assiduités dans cette maison n'ont point un motif honorable, je lui dirai...

—Mon cher O'Malley..., mon cher enfant..., interrompit le major, avec un accent paternel, de grâce, calmez-vous !

Mistress Dalrymple, avec l'instinct particulier d'une mère qui a deux filles à marier, comprit aussitôt le parti qu'elle pourrait tirer d'une querelle entre Sparks et moi, d'une querelle qui nous forcerait à nous déclarer l'un et l'autre.

—M. O'Mally a raison ! s'écria-t-elle : c'est parler en officier du 14<sup>e</sup> et en gentleman !

M. O'Malley a raison ! répéta Fanny, s'élevant par intuition à la hauteur de sa mère.

Sparks doutait s'il dormait ou s'il était éveillé. Son ébahissement était tel qu'il ne trouvait pas un mot à répondre.

—S'il suppose, ajoutai-je en me dressant sur mes jambes, et en gesticulant avec fureur, s'il suppose que son silence sera pris pour une excuse....

—O mon Dieu ! ils vont se battre ! s'écria Mathilde... Monsieur, appeaisez-les, appeaisez M. O'Malley...

—O'Malley ! mon brave enfant ! me dit le major : asseyez-vous... vous vous êtes trompé, mon cher O'Malley : M. Sparks est incapable de suspecter vos intentions et d'en avoir lui-même qui ne soient point honorables. Je vous aime et vous estime tous deux... Oui, vous êtes dans l'erreur.

—Qu'il le dise alors ! proferai-je d'un ton superbe.

—C'est cela même ! répéta Fanny. Que M. Sparks dise enfin ce qu'il veut. M. O'Malley a raison.

—Certainement ! répliqua Mistress Dalrymple ; tous les torts sont du côté de M. Sparks.

—M. Sparks, ajouta Mathilde, n'a qu'à déclarer à M. Charles... à M. O'Malley, je voulais dire... qu'il n'avait pas dessein de l'offenser.

—Mais je n'ai rien dit ! cria Sparks, lequel ne concevait absolument rien à ce qui se passait... Je n'ai pas ouvert la bouche... !

—Oh ! M. Sparks !... exclama Mistress Dalrymple.

—Oh ! M. Sparks !... interrompit le major.

Oh ! M. Sparks ! répétèrent en chœur Fanny et Mathilde.

Le malheureux Sparks, se voyant assailli de tous les côtés, ne se posséda plus.

—Dieu me damne ! proféra-t-il... Pardon, Mistress Dalrymple... Il y a de quoi me rendre fou !... Je proteste que je n'ai rien dit, pas fait un mouvement, un geste, un signe qui ait pu offenser M. O'Malley... Et si cela m'était arrivé, j'en aurais un regret véritable.

—Bien ! jeune homme, s'écria le major ; très-bien ! ce langage vous honore... Une telle déclaration devra suffire à M. O'Malley.

—Et elle suffira, Monsieur, répondis-je avec une noble condescendance... M. Sparks, que tout soit oublié entre nous.

Nous échangeâmes une poignée de main, et la bonne harmonie fut rétablie dans notre petit cercle. Sparks se demandait encore pourquoi notre querelle avait commencé, et pourquoi elle finissait.

L'heureuse issue de cette affaire m'avait mis de la plus belle humeur du monde. Je m'étais posé en héros, j'étais fier de moi : Je jouissais de mon triomphe. Sparks, il est vrai, n'avait point joué le rôle le plus brillant. Aussi était-il disposé à tout faire pour se relever aux yeux des trois dames. Notre querelle nous avait donc amenés au point où le major et Mistress Dalrymple désiraient si ardemment nous voir venir.

Je repris ma place tout près de Mathilde, qui me félicita du regard. Dans la disposition d'esprit où j'étais, il me sembla tout-à-coup que mon cœur se déclarait pour elle. Bien plus, il me sembla que je l'avais toujours préférée, et qu'elle-même m'avait distingué dès le premier instant. Quel autre que moi était capable de l'apprécier ? Sparks était-il fait pour la suivre dans le vol de ses pensées... Et je la contemplais avec amour... et tout mon être s'élançait vers elle. Peu à peu nos deux têtes se rapprochèrent ; nous isolant du reste de la société, nous commençâmes à voix basse une de ces délicieuses causeries pleines d'abandon et de confiance, où chacun des deux révèle à l'autre, où l'on se parle en se regardant, où le silence s'écoule et est compris. Que disais-je à ma belle Mathilde ? des riens, des cho-

ses sans nom, des phrases qui n'avaient de signification que par l'accent... et cet accent exprimait sans doute éloquentement ma pensée, car Mathilde me souriait du plus ravissant sourire, et l'aveu qui n'était point encore sorti de nos lèvres, par nos regards nous l'avions déjà échangé.

Pendant ce temps là, Sparks, assis à l'autre bout de la table, s'était engagé avec Fanny dans un semblable tête-à-tête. Le digne major et Mistress Dalrymple n'avaient garde de troubler deux conversations aussi intimes et aussi intéressantes : l'un était comme plongé dans la lecture d'un numéro du *Southern-Reporter* ; l'autre affectait de baisser la tête sur sa broderie. Heureux couple ! Quoiqu'ils parussent ne rien voir et ne rien entendre, aucun de nos gestes, aucune de nos paroles ne leur échappait, une joie inespérée inondait leurs cœurs ; elle débordait : ils ne savaient comment nous la cacher.

—Le souper ! prononça Matthew d'une voix aigre, en ouvrant brusquement les deux battants de la porte du salon.

—Le souper ! O'Mally... Sparks, le souper ! répéta le major, qui se leva en évitant de regarder autour de lui.

Cependant le tableau méritait d'être observé. Je ne sais comment cela s'était fait ; mais au moment où Matthew entra, je me trouvais assis à côté de Mathilde, mon bras passé autour de sa taille, mon visage tellement rapproché du sien que les boucles de ses cheveux effleuraient ma joue. Un coup d'œil me montra le timide Sparks, dans une attitude non moins significative.

—Eh bien ! lui dis-je tout bas, en passant à côté de lui.

—J'ai risqué la déclaration, me répondit-il de même : Fanny ne m'a point repoussé, et vous !

—Mathilde est à moi ! répliquai-je avec un accent de triomphe.

—Major, prononça Sparks du ton d'un empereur : un mot, je vous prie.

Ils se retirèrent un moment à l'écart. Mistress Dalrymple jouait l'étonnement : de quoi s'agissait-il donc ? demandait-elle. Qu'est-ce que M. Sparks avait à communiquer au major ? Pourquoi ne lui en faisait-il pas part à elle-même ? Pendant ce temps-là Fanny s'occupait bruyamment de certains détails domestiques.

—Votre main, mon cher Sparks ! s'écria le major enthousiasmé : et nous le vîmes secouer de toutes ses forces la main de Sparks, puis il s'approcha de sa femme et lui murmura quelque mots à l'oreille. Aussitôt le visage flétri de Mistress Dalrymple s'illumina de joie : il y eut de nouveau des mains pressées et secouées, et Sparks parut le plus heureux des hommes.

—Maintenant, pensai-je à mon tour !

La scène que je viens de décrire se répéta de

point en point, si ce n'est que Mistress Dalrymple se jeta à mon cou avec une effusion véritablement dramatique. Je donnai une accolade filiale au major et à sa femme, je baisai la main de Mathilde. Je ris aux éclats; Sparks, le timide Sparks riait aussi haut que moi. Quel souper que celui que nous fîmes ainsi tous les six, heureux d'être ensemble, heureux les uns par les autres! et pourtant si mes yeux n'eussent pas été attentifs aux sons d'une voix chère, j'aurais pu voir au-dessus de ma tête une tête ridée qui me faisait des signes; j'aurais pu distinguer une voix qui murmurait à mes côtés des mots d'avis.

Les sons d'une fanfare de cavalerie nous rappe-  
lèrent brusquement à nous mêmes. Le jour se levait et le moment de notre départ était proche.

## VI.

Un silence profond régna pendant quelques secondes dans l'appartement. Nous nous regardions les uns les autres comme si nous eussions attendu la répétition du signal qui venait de nous être donné. Je sentais la main de Mathilde trembler dans la mienne, tandis que Fanny, la tête penchée en avant, ressemblait à une biche effarouchée qui écoute les pas du chasseur.

Le major Dalrymple recouvra le premier sa présence d'esprit.

— Mon cher O'Malley, dit-il, et vous, Sparks, je voudrais vous parler en particulier, mes enfants, avant que nous nous séparions.

Et il se leva pour sortir du salon.

— Major Dalrymple, lui répondis-je en lui prenant le bras, que ce soit ici même. Mathilde et Fanny connaissent et daignent approuver nos projets. Qu'elles soient témoins de nos engagements, et que tout soit devant elles.

— Comme vous voudrez, mon cher O'Malley, reprit le major. Désormais je vous regarde tous deux comme mes enfants, ou, du moins, comme devant le devenir. J'ai reçu votre parole et je vous ai donné la mienne. Pour que rien ne manque à ce mutuel engagement, il faudrait, je pense....

— Je vous comprends, interrompis-je. Il faudrait que cet engagement eût lieu devant témoins. Eh! Sparks.... eh! major, n'est-ce pas cela?

— C'est cela même! s'écria le major.

— Oui, oui, c'est cela, répéta Mistress Dalrymple avec joie.

— Ainsi, continuai-je, en attendant que notre union fût consacrée devant Dieu, elle serait jurée devant les hommes, et notre mariage ne

serait plus qu'une question de temps.... Eh bien! nous voici prêts Sparks et moi, à faire tout ce que nous permet la circonstance. Envoyez Matthew prier deux de nos officiers de venir ici un moment. Qu'il demande le capitaine Dourie ou Tuckett; ils sont nos amis et les vôtres; ils ne nous refuseront pas ce service, et, quand ils auront reçu notre parole, ce sera comme si le prêtre y avait passé.

Mathilde me remercia par une douce pression de main. Le major se concerta une minute à l'écart avec Mistress Dalrymple, et sans perdre de temps il commença à écrire deux lettres que le vieux Matthew devait porter à leur adresse.

— Oh! Monsieur O'Malley, l'excellente idée que vous avez eue là! me dit Mistress Dalrymple; mais quel dommage qu'hier, ou avant-hier, vous ne nous ayez pas communiqué vos intentions, M. Sparks et vous! Vous seriez maintenant mariés en bon et légitime mariage.... tandis qu'au moment même du départ.... Enfin..... enfin tout est sans doute pour le mieux.

Et la digne femme soupira.

Pour moi, j'allais gaiement en avant en homme qui a pris son parti et qui est soulagé d'un poids énorme. Il me tardait que tout fût terminé. A travers les fumées du vin qui s'étaient peu à peu dissipées, je me rappelais confusément les instructions de Power, de Power qui m'attendait, et qui comptait sur mes promesses.... Bah! il avait sans doute voulu se jouer de ma crédulité.... Il ne m'avait rien dit de précis, de positif.... Quand il me verrait sérieusement décidé il renoncerait à continuer cette plaisanterie... Et pourquoi ne serait-il pas témoin de l'engagement que j'allais prendre?... Cela mettrait fin à tout, et si véritablement il savait quelque chose il serait forcé de parler.

— Tenez, Matthew, prononça le major, portez ces deux lettres; hâtez vous.

— Major lui dis-je, je désire aussi avoir la présence d'un de mes amis qui est arrivé hier et qui, je crois, vous connaît... Matthew, vous passerez à mon logis et vous demanderez de ma part, en le priant de vous accompagner, le capitaine Power.

Si une bombe eût éclaté au milieu de nous, elle eût causé moins de terreur et de consternation que ce dernier mot. Le vieux Matthew resta la main tendue, la bouche entr'ouverte, et fixa sur moi un regard plein d'une joie maligne.

Mistress Dalrymple leva les bras au ciel et donna tous les signes de la détresse la plus grande. Fanny cacha sa tête entre ses mains; Mathilde rougit, pâlit, et se laissa tomber évanouie sur un sofa, tandis que le major paraissait frappé de la foudre,

—Power! répétait-il d'une voix sourde :... Power! toujours ce nom exécré!

J'étais moi-même confondu d'étonnement, en voyant l'effet que j'avais produit; je ressemblais à un homme qui, sans le savoir, a mis le feu à une mine; je n'eus pas le temps de me livrer à mes réflexions. Le major, qui avait d'abord été atterré, fut bientôt saisi de la plus terrible fureur que j'eusse jamais vue. Tout son corps trembla de rage. Ses yeux flamboyèrent; il écuma.

—Mes pistolets! criait-il, avec d'horribles imprécations... Mes pistolets! sang et furies... il faut que je les tue! je les tuerais tous deux!

Et il se précipite hors de l'appartement pour courir prendre ses armes. Mistress Dalrymple et Fanny se lamentaient à côté de nous: Mathilde était toujours évanouie... Troublés, hors de nous, ne comprenant rien à ce brusque changement, à ces cris, à ces fureurs, nous nous regardions, Sparks et moi, d'un air effaré. Le visage de Sparks exprimait une stupefaction dont aucune parole ne saurait donner l'idée.

—Sauvons nous! lui dis-je, en le saisissant par le bras!

—Nous sauver! répliqua-t-il: Pourquoi?... Qu'y a-t-il donc?

—Voici le major! m'écriai-je... Dieu me damne! il a ses pistolets.

Ouvrir la porte du salon, franchir les escaliers, gagner la rue, fut pour moi l'affaire d'une seconde. Sparks réussit à me suivre: nous entendîmes deux détonations, et les balles sifflèrent de très-près à nos oreilles; notre course n'en fut que plus rapide; il me sembla distinguer derrière nous un bruit de pas, qui s'affaiblit peu à peu dans l'éloignement. Haletants, épuisés, nous arrivâmes à l'hôtel.

Power m'attendait; mes bagages étaient prêts, grâce à lui.

—Sauvés! me dit-il, quand il m'eut vu me jeter tout enroufflé sur un siège.

—Sauvés! répondis-je... mais, au nom du ciel. Power! expliquez-nous....

—Expliquez-nous ce que tout cela signifie, interrompit Sparks. Je veux être damné si je sais pourquoi le major a tiré sur nous, pourquoi Fanny....

—Plus tard, répartit Power... Maintenant à bord! vite, vite, embarquons-nous.

—Mais, mon bagage? demanda Sparks.

—Laissez ici votre bagage, jeune homme, plutôt que votre liberté; au surplus, votre domestique vous l'apportera, ou vous l'enverrez prendre.

Une demi-heure plus tard, nous étions en surêté sur le pont de l'*Armide*; tout cela s'était fait si promptement que je me croyais le jouet d'un rêve.

Ce ne fut que vers le milieu de la journée que le bâtiment leva l'ancre; une foule de soins différens nous occupèrent jusque-là. Lorsque nous nous fûmes acquittés des devoirs de notre état, et que la côte d'Irlande commença à s'effacer à l'horizon, nous nous réunîmes de nouveau tous trois dans la chambre de Power. Du grog fut préparé par les ordres de celui-ci; nous étions encore trop émus, Sparks et moi, pour nous livrer à de joyeuses libations. Power eut donc la mortification de boire seul, ce qui fut cause qu'il but pour trois; mais il nous assura gravement que ce qu'il avait à nous raconter lui coûtait beaucoup à dire, et que, sans quelques verres de grog, les mots lui restaient au gosier.

—Avotie santé, O'Malley! A votre santé, M. Sparks!... Quoique notre liaison ait été bien prompte, j'espère qu'elle ne sera pas moins solide et durable.

Ici Sparks et Power échangèrent une cordiale poignée de main.

—Par le ciel! mes enfants, vous êtes heureux d'en être quittes pour avoir entendu siffler à vos oreilles deux balles inoffensives. Il aurait pu vous arriver quelque chose de pire: par exemple un duel dans lequel le major aurait eu toutes les chances, ou le scandale d'un procès, ou un mariage avec les filles de Mistress Dalrymple...

Power avala un grand verre de grog, comme pour repousser un souvenir pénible; sa figure martiale laissa lire quelques traces d'émotion.

—Hum! hum! reprit-il en toussant avec force, cela vous apprendra, jeunes gens, à ne pas courir après tous les minois chiffonnés que vous rencontrerez sur votre chemin.... Il y a six ans, je venais d'acheter ma commission comme vous; j'avais rejoint mon régiment à Gibraltar; je ne songeais qu'aux galanteries et aux aventures. Le diable me servit à souhait... Je fus introduit, ainsi que tant d'autres l'ont été depuis, dans la maison du major Dalrymple. Ses deux filles étaient dans la première fleur de leur jeunesse, et l'on commençait déjà pour elles cette chasse aux maris qui dure depuis si long-temps. Par le ciel, je me suis demandé comment une mère telle que Mistress Dalrymple pouvait avoir donné naissance à ces deux anges, Fanny et Mathilde. L'âge et les préceptes de leurs parents ont flétri leurs traits, flétri leurs cœurs. Pures, naïves, confiantes comme elles l'étaient alors, secondant sans artifice les calculs artificieux du major et de sa femme, elles méritaient véritablement d'être adorées.... J'aimais Mathilde, son exaltation; le tour poétique de ses pensées et de son langage convenait à son caractère, et, de mon côté, je réussis à m'en faire aimer.... Oui, mon cher O'Malley, je crois avoir été aimé de Mathilde; mais un amour tranquille, que tout semblait favoriser, ne

me suffisait pas ; il me fallait des obstacles, des tempêtes, de l'agitation, du bruit. On nous laissait, à Mathilde et à moi, une liberté savamment concertée. Mathilde était sans expérience. J'abusai de sa faiblesse, de son penchant au romantique et au merveilleux.... je l'enlevai, et je m'enfuis avec elle dans l'intérieur des terres.... Sparks.... O'Malley.... ne voulez-vous pas me faire raison !.... Non.... Eh bien à votre santé !.... Dieu me damne ! voilà un grog excellent....

.... Vous vous doutez bien de ce qui arriva.... Par le ciel ! O'Malley, je l'aurais épousée ; oui, j'y étais résolu, et j'avais déjà écrit à mon père à ce sujet. Je lui avais donné sur les parents de Mathilde tous les renseignements que je possédais. Aussi, lorsque le major se fut mis à notre poursuite, et qu'il nous eut atteints fut-il content de mes dispositions. Je lui dit quelle était ma famille, quelles étaient mes espérances. Vous savez, je crois, qu'un parent éloigné nous a laissé un bien assez considérable, à condition que je porterais son nom. Celui de mon père est Romilly. Quand le major me l'eut entendu prononcer, il ne put retenir, lui si dissimulé et si maître de lui-même, des marques de surprise et de confusion. J'en fus frappé, et j'entrevis quelque mystère. Cependant, j'étais décidé à passer outre, lorsque mon père arriva en toute hâte. Ce n'était point la crainte d'un mariage disproportionné qui l'appelait ; c'était une cause plus grave. Vingt ans auparavant il avait eu un intendant nommé Dalrymple, lequel avait été condamné à la déportation pour vols et escroqueries.... Ce Dalrymple n'était autre que le père de Mathilde. Il s'était marié à Botany-Bay, était revenu en Europe, avait pris le service, et continué son genre d'industrie dans les vivres et les fournitures. Le temps et l'oubli avaient tout couvert.... Eh bien ! ce fut une terrible affaire que cette mutuelle reconnaissance. Mon père invoqua, pour me détourner d'un tel mariage, toutes les raisons de bienséance et d'honneur ; moi-même j'eus honte du piège que l'on m'avait tendu. Je retirai ma parole, et j'offris au major cette sorte d'indemnité qui répara tout dans la vieille Angleterre, une indemnité d'argent. Le major la repoussa d'abord bien loin ; il parlait de duel, de procès ; mais, à la fin il comprit que la publicité d'un duel ou d'un procès attirerait sur lui l'attention et le perdrait sans retour. Il consentit à se taire à condition que nous garderions le silence, et j'en fus quitte pour une forte somme. La belle Mathilde n'eut point de peine à m'oublier. Ce que c'est que la vie ! Mon nom est resté pour elle un épouvantail ; le sien sera toujours pour moi un pénible souvenir.... J'ai été fidèle au contrat. Pas un mot de cette histoire ne m'est échappé, et,

si je vous la révèle maintenant, c'est qu'il y allait de votre bonheur, O'Malley, et de l'honneur de votre famille aristocratique. Aussi bien, ma discrétion a été fort inutile. Par une fatalité que je ne conçois pas, tout ce qui s'était passé entre Mathilde et moi a été divulgué. Vainement le major est-il venu s'établir à Cork. Ses filles ont trouvé vingt admirateurs, vingt jeunes gens enthousiastes décidés à les épouser ; mais, quand la demande de ceux-ci était faite et agréée, mon nom ne manquait point d'être prononcé à leur oreille ; ils apprenaient, Dieu sait par qui et comment, l'histoire des antécédents du major et tout était rompu. Ce qui m'étonne, c'est que vous n'avez pas été prévenus, ainsi que l'avaient été nos dévanciers ; mais je suis fermement persuadé que vous l'auriez été tôt ou tard.

Dieu me damne ! m'écriai-je, frappé d'une révélation subite, je crois que je l'avais déjà !

—Ah ! dit Power, contez-nous cela, O'Malley.

Au moment où j'allais faire le récit du court entretien que j'avais eu avec le vieux Matthew, la porte de la chambre s'entr'ouvrit, et nous vîmes passer une tête chauve, aux tempes de laquelle pendaient quelques cheveux blancs.

C'était Matthew.

—Le capitaine Power ? demanda-t-il d'une voix mal assurée :

—Matthew ! s'écria Power en entendant cette voix connue,

Et se précipitant vers la porte, il attira doucement le vieillard dans la chambre où nous étions réunis.

—Vous ici ! reprit-il ; par quel miracle ! qu'êtes-vous devenu, vieux fou, depuis que vous m'avez quitté ?.... Tenez, buvez ce verre de grog pour vous réchauffer le cœur.

Matthew considérait Power avec des yeux humides de joie.

—Och ! mon bon maître ! balbutia-t-il ; mon digne maître ! que votre honneur me permette de m'asseoir un moment. Visha ! Je sens que mes jambes flageolent sous moi.

—Asseyez-vous, et remettez-vous.... Voyons, vous étiez donc dans cette ville de Cork ?

—Oui, votre honneur.

—Chez votre brave homme de fils, n'est-ce pas ?

—Mon fils.... mon pauvre enfant.... votre honneur n'a point su que.... que...

—Il se porte bien j'espère ?

—Il est mort ! prononça Matthew d'une voix sourde avec un accent déchirant.... oui, votre honneur, enlevé par la presse, embarqué pour le Canada, mort pendant la traversée.... Mon enfant ! mon pauvre enfant !... Arrah ! malédiction sur l'autour de ta perte !

Nous nous taisions par respect pour cette douleur poignante.

—Et celui que vous accusez de vous avoir ravi votre fils, reprit Power, quel est-il ?

—Vous le connaissez tous, repartit Matthew, le major Dalrymple.

—Le major ! interrompis-je, et vous étiez à son service !

—Oui, votre honneur, répondit Matthew avec un sourire amer, oui sans doute, j'étais à son service, j'avais quitté tout exprès celui du capitaine Power.

Nous échangeâmes un regard d'intelligence ; nous comprenions tout !

Matthew, loin de dissimuler sa conduite, s'en faisait gloire. Poussé par le désir de la vengeance, il s'était attaché au major comme un mauvais génie. L'ennemi acharné qui éloignait tous les soupirants de Mathilde et de Fanny, et les révélations accablantes des calculs du major Dalrymple, c'était Matthew.

En apprenant que Power était dans la ville de Cork, il avait tout quitté pour le rejoindre ; il se trouvait assez vengé, disait-il ; après l'éclat de cette dernière affaire, Fanny et Mathilde ne rencontraient jamais de mari.

Sparks avait écouté tous ces détails en silence :

Mais Fanny, objecta l'amoureux jeune homme, d'une voix lamentable, Fanny ne figure pour rien dans tout ceci !

—Fanny ! répondit Power : ne demandez rien sur Fanny, ou je vous en apprendrais plus que vous ne voudriez.

—Oui, oui, ajouta Matthew, avec empressement : son honneur n'ignore point.... Je ne veux rien savoir, interrompit Sparks, et il tomba dans une profonde rêverie,

La nuit était belle ; noire traversée fut heureuse et d'autres soins, d'autres amours chassèrent de mon cœur l'image de Mathilde. J'ai mené la vie d'un soldat. Je ne me suis point marié ; Mathilde et Fanny n'ont point trouvé d'époux, ainsi que le vieux Matthew l'avait prévu. Maintenant que je me suis retiré du service, et que la cinquantaine a sonné pour moi, je passe tranquillement mes jours dans mon domaine de Romilly's-Hall ; souvent mes excellents voisins, Sparks et Power, restés garçons comme moi, viennent me visiter ; et alors, songeant à ces deux gacieuses figures de jeunes filles, que le temps injurieux n'a sans doute pas épargnées, mais auxquelles notre imagination a conservé toute leur fraîcheur et tous leurs charmes, nous rappelant les sourires dont elles nous enivraient, et les doux propos d'amour auxquels nous avions cru un moment, auxquels nous croyons peut-être

encore, nous soupirons involontairement tous trois, et nous murmurons : Pauvre Mathilde ! pauvre Fanny !

F. C.

## ANTONIA.

### I.

#### LES ORGUES.

C'était en 1809, au mois de juin, en Espagne et dans une église d'Espagne, toute embaumée des parfums de l'encens, du jasmin et des roses. Il était quatre heures du soir, et l'église était déserte. Un vieux moine et un brillant officier de hussards français pénétraient dans le temple par la partie voisine du chœur. Ce moine était le frère musicien du couvent de San-Evandro à Lebrica on l'appela : Ambroise ; cet officier était le baron Emile de Tersie, capitaine dans le régiment cantonné à Lebrica. Homme du monde accompli et rude militaire, aussi distingué par la délicatesse de ses manières que par la pesanteur de ses coups de sabre, le jeune baron était le type le plus parfait de l'officier de hussards, cet Alcibiade des armées françaises. Il était blond ; sa taille haute et bien prise se dessinait avec grâce sous le dolman chamarré d'or ; son teint avait conservé, sous le ciel des tropiques, la blancheur transparente qui signale les hommes du Nord ; ses traits fins et réguliers s'éclairaient aussi facilement de la joie radieuse des salons que de la leur fauve des jours de combat ; ses yeux étaient d'un bleu limpide, spirituels et pénétrants quand il souriait, perçants et mortels quand il regardait l'ennemi. Beau, généreux, brave comme un lion, vif, aimable et fier comme un Français, les femmes les plus sages cédaient dans leur cœur aux séductions de sa personne, et les plus vieilles moustaches du régiment tremblaient devant son regard. Avec tout cela il était musicien comme un Allemand et portait au plus haut degré le talent de l'improvisation. C'est dire assez qu'en Espagne le jeune capitaine était plus à plaindre que tous ses camarades, saturés d'ennui et altérés de distractions ; car il était en outre affamé de musique. C'est expliquer aussi comment il avait fait connaissance avec le frère Ambroise et avec l'orgue du couvent, comment et pourquoi il entra dans cette église et se dirigeait vers l'instrument religieux.

Au même instant, un troisième individu entra par l'extrémité opposée. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, vêtu en bourgeois, avec toute l'élégance que les modes françaises avaient pu introduire dans la Péninsule. Il était petit, mais de complexion robuste et nerveuse ; d'épais favoris noirs encadraient son visage brun, aux traits prononcés, à l'expression vive

et mobile: Il tenait à la main un chapeau militaire à trois cornes et à ganse de soie noire, et portait une redingote bleue, un gilet blanc à vastes revers, une culotte de nanquin et des bottes à la hussarde. C'était, comme chacun sait, une mise de fort bon goût à l'époque dont nous parlons. Après être entré dans l'église par la grande porte placée sous les orgues et donnant sur la rue, ce jeune homme s'avança dans le bas-côté que suivaient le capitaine et le père Ambroise, et ne tarda pas à se rapprocher d'eux. Ils se rencontrèrent vers le milieu de l'édifice; mais déjà le nouveau venu avait prouvé que cette rencontre ne lui était pas indifférente, car, bien avant d'aborder le capitaine, il lui tendit la main de loin avec un geste cordial, auquel celui-ci s'empressa de répondre en hâtant le pas.

—Eh! c'est vous, Raphaël, dit-il en même temps; quel heureux hasard vous amène ici?

—Ce n'est pas tout-à-fait le hasard, puisque je vous cherchais, mon cher capitaine.

Et en disant ces mots, celui qu'on appelait Raphaël saluait le père Ambroise d'un air de connaissance mêlé de respect auquel le capitaine ne fit pas attention.

—Mon révérend, reprit même ce dernier en s'adressant au moine, permettez que je vous présente le fils de l'alcade, chez lequel je suis logé, le seigneur Raphaël, à qui j'ai voué depuis deux mois une véritable amitié.

—Et qui vous le rend, répliqua gaiement Raphaël avec la vivacité des gens de sa nation.

Quant au père Ambroise, il répondit avec douceur, mais sans paraître sensible aux manières expansives de son compatriote:

—Le soin que vous prenez est inutile, monsieur le Français, car je connais le seigneur Raphaël depuis son enfance. Mais puisque vous n'êtes pas étrangers l'un à l'autre, vous m'excuserez facilement de vous laisser ensemble. J'avais oublié dans la société de M. le baron un devoir important. Voici l'heure à laquelle j'attends une de mes pénitentes, et je suis forcé de vous quitter. Raphaël, qui aime la musique, m'a souvent accompagné aux orgues; il conduira volontiers M. le baron. Voici les clefs.

Ah! ah! interrompit Raphaël en recevant les clefs que le vieillard lui remettait, c'était donc pour cela que vous disparaissiez tous les jours, mon cher Emile? J'aurais dû m'en douter. Mais parbleu, à quoi bon tant de mystère? J'avais droit de partager vos privilèges ici. Je suis l'enfant de la maison.

—Enfant un peu pervers, reprit le père Ambroise avec une bonté grave et inquiète.

—Oh! sans doute! répliqua Raphaël en regardant le baron d'un air de complicité plaisamment indocile. Vous saurez, capitaine, que le

révérend père Ambroise était mon précepteur et voulait faire de moi un petit dominicain; mais j'ai trouvé que la pénitence ne devait venir qu'après le péché; et, pour ne pas commencer par la fin, j'ai jeté le froc aux orties, comme disent les Français, quitte à le reprendre un jour, ce qui, je crois, n'arrivera pas de sitôt.

—Peut-être! interrompit le moine d'un son de voix presque sévère.

—Mon père, reprit le capitaine, nous n'abuserons pas plus long-temps de votre indulgence et de vos momens. Mais j'espérais que vous m'auriez accompagné, et je regretterai de ne pas être jugé par vous comme à l'ordinaire.

—Allez toujours, mon fils, répondit le religieux en se séparant des deux jeunes gens; je vous entendrai de mon confessionnal.

Le capitaine ne put s'empêcher de sourire intérieurement à ce trait naïf du caractère religieux dans les pays méridionaux, et il le suivit son nouveau guide vers l'escalier des orgues.

Raphaël ayant ouvert les portes intérieures, et s'étant rangé par politesse pour laisser passer le baron, celui-ci franchit le premier les degrés rapides et nombreux qui conduisaient à la tribune de l'orgue. Parvenu en haut, lorsque Raphaël était encore dans l'escalier, son premier mouvement l'avait porté vers la balustrade de la tribune pour examiner le coup d'œil général de l'intérieur de l'église. A peine avait-il regardé en bas que, se retournant vivement vers l'escalier et appelant à demi-voix son compagnon:

—Raphaël! Raphaël! dit-il, arrivez donc, paresseux!

—Quoi donc! demanda celui-ci en mettant le pied sur la dernière marche.

—Venez voir: c'est une bonne fortune.

Et, entraînant son ami vers le balcon, le capitaine lui montra dans la nef ce qui attirait son attention.

—Je l'aurais parié! dit Raphaël avec une malice joyeuse mais affectée: c'est une jolie femme.

—Elle vient d'entrer pendant que nous montions. La connaissez-vous?

—Ma foi, non! s'empressa de répondre le fils de l'alcade. Je n'ai fait qu'entrevoir son visage, et, maintenant qu'elle se dirige vers le chœur, je ne vois plus que sa tournure; mais je suis certain qu'elle n'est pas de Lebrica.

—Ce que je sais, moi, c'est qu'elle est ravissante. En gagnant le milieu de la nef, elle a levé les yeux de mon côté, un seul instant, par hasard... des yeux noirs, mon cher! mélancoliques, passionnés, délicieux!... Une coupe de figure vive et hardie: le front saillant, le regard prompt, pénétrant, un éclair... et un teint d'une fraîcheur!... d'autant plus qu'elle a rougie...

—Oh ! oh ! en vous voyant ?...

—Eh sans doute !... Et maintenant, voyez quelle démarche souple, coquette et retenu !... quelles jolies épaules !... quelle taille mignonne !... Bon ! la voici qui s'arrête... elle s'agenouille à droite, contre ce pilier où il y a une madone...

—Parbleu ! mais c'est la pénitente du père Ambroise....

—Vous avez raison ? je n'y pensais pas.... Ma foi, Raphaël, vous m'avouerez que l'occasion est précieuse, et la situation aussi heureuse que neuve....

—Comment cela ?

—Ne m'a-t-elle pas vu, et ne va-t-elle pas m'entendre ?... Pourra-t-elle s'en dispenser ? Ne faut-il pas que son ame se fonde dans les inspirations de la mienne ? Lui sera-t-il permis de refuser un souvenir et une sympathie au génie invisible qui fera descendre l'harmonie sur sa prière, et le diable fut-il jamais mieux caché pour une femme sous des séductions angéliques ?... Figurez-vous donc sa surprise, sa douce émotion, quand le premier accord, bien sacré, bien céleste, va la réveiller dans son pieux recueillement et apporter tout-à-coup une volupté sraphique à sa dévotion !

En parlant, ainsi, l'officier artiste s'était assis devant le clavier, se gardant bien de préluder et pressant déjà la pédale du jeu des flûtes, le plus suave, le plus mélodieux de tous.

—Oh diable ! lui dit Raphaël en arrêtant son bras, prenez garde ! costume national, mon cher, robe de satin noir, basquine et mantille de dentelle noire ! allure nerveuse et discrète !... c'est une Espagnole pur sang, comme disent les Français. Elle doit avoir un stylet à la jarrettière et un cavalier-servant qui la surveille quelque part, le manteau sur le nez, le sombrero sur les yeux, la dague au côté !... Prenez garde !

—Ah ! ah ! très joli ! repartit en riant le capitaine. On voit bien que vous êtes l'élève du père Ambroise ; vous avez de ses mots, mon cher ! Prenez garde, me disait-il tout-à-l'heure, prenez garde ! et il posait comme vous sa main sur mon bras ; prenez garde à l'hôte qui vous prête sa maison, à l'ami qui vous tend la main, à la jeune fille qui vous donne son cœur....

—Ah ! il vous disait cela, le père Ambroise interrompit Raphaël avec un ton singulier.

—En propres termes. Il faudrait donc me méfier de vous ? car enfin, mon hôte, c'est vous mon ami, c'est vous ; la jeune fille, ce sera peut-être celle-ci : le moyen d'avoir peur ! Et s'il y a un jaloux, tant mieux, ce sera bien plus amusant.... Mais, tenez, la voici qui s'incline davantage ; elle a fini l'examen de ses fautes.... C'est le moment.

Et choisissant un ton mineur, des plus tristes, des plus saisissants, le jeune improvisateur attaqua doucement, mais à la fois, toutes les notes de l'accord parfait, le soutint et le prolongea longtemps en le renflant avec une exquise méthode, puis le laissa s'éteindre et mourir dans les dégradations lentes d'une gamme chromatique qu'il arrêta brusquement à son dernier soupir. Ce fut comme le premier sanglot du pécheur aux yeux duquel apparait le sombre tableau de ses erreurs ; et l'effet en fut tel, que le fils de l'alcade, debout à côté du musicien ne put se défendre d'un léger frisson. Que ne dut pas éprouver la jolie pénitente, lorsque vint la surprendre, dans le silence de l'église, cet enchantement destiné à elle seule, et dont le prélude semblait un soufuffle du vent dans les harpes plaintives suspendues aux saules de l'Euphrate. Le mouvement qu'elle fit et comprima aussitôt ne fut pas perdu pour les deux observateurs qui l'examinaient à travers les jours de l'instrument, et ils échangèrent un regard d'intelligence, joyeux de la part du Français, sardonique de la part de l'Espagnol.

Tout cela fut rapide comme la pensée ; et le capitaine, après une légère pause, aborda sur-le-champ un motif d'élégie simple et touchant, un thème de contrition solitaire, dont la divine mélancolie semblait venir du désert où avait pleuré Madelaine : c'était un chant pur et gracieux dans son expression suppliante, et les notes se succédaient, humbles, pénétrantes, enchainées l'une à l'autre, comme des captives implorant la pitié d'un maître ; et la phrase développée, soutenue par les basses gémissantes, s'épanchait dans l'espace embaumé de l'église, évoquant de toutes parts les figures éplorées du repentir et soulevant la pierre des tombeaux pour arriver aux âmes prosternées du purgatoire ; et les modulations caressantes s'enlaçaient aux arceaux, se suspendaient aux Christs, aux madones, aux images des apôtres, peuplant la nef sacrée de fantômes diaphanes, d'imaginations poétiques, de groupes inclinés devant le saint des saints ; tandis que, par intervalles, des accords brefs, mais pleins ; majestueux et comme lointains, ressemblaient à des mots d'espérance, à des promesses de pardon, tombées des hauteurs lumineuse où flattait le chœur aérien des anges.

La jeune fille se leva et s'approcha du confessionnal. Ce fut alors un dialogue où la voix mâle des grosses notes, vibrant avec austérité dans les profondeurs du temple répondait aux timides accens des hautes octaves ; après quoi la parole du juge domina seule dans un chant de basse large et grave, dont la mélodie grandiose était empreinte de miséricorde ; et quand la pénitente revint, pieuse, recueillie, à sa première place, l'instrument se tut pendant quelques secondes,

comme par respect en présence de l'âme racconciliée ; puis tout-à-coup un chœur de notes heureuses s'élança vers le ciel, à la fois suave et brillant, à la fois expressif et modéré ; mais, toujours croissante et mieux sentie, toujours pénétrée de plus en plus par la pensée intérieure du pardon, et ne contenant plus qu'avec peine la joie et l'admiration qui semblaient l'inspirer, l'action de grâce finit par éclater en un magnifique chant de victoire où se confondaient par de splendides et audacieux accords les trompettes des anges, les harpes des séraphins, la voix cavernreuse des ouragans et des océans qui disent la grandeur de Dieu. Alors l'immense harmonie emplit les nefs et se roula dans le temple mugissante et glorieuse, terrible dans sa joie et belle dans son emportement, impatiente de l'espace sacré dans lequel elle se repliait, secouant sur leurs piliers les voûtes, qui se la renvoyaient bondissante, et semblant demander les cieux pour carrière à ses transports....

Et tout-à-coup, au milieu du trait final, le plus étourdissant, le plus éblouissant de tous à l'instant où la tonique arrivait et se précipitait comme une avalanche, précédée d'un roulement de basse qui semblait soulever les dalles, voilà que l'auteur de tout ceci s'arrêta court, comme s'il eût été frappé de la foudre, et que l'imposante conclusion se suspendit, de manière à briser l'oreille, jusque sur la note sensible.

Raphaël n'était pas encore revenu de la stupeur et de la souffrance nerveuse que peut causer une brutalité musicale de cette sorte, que déjà le capitaine était dans l'escalier, dont il descendait les degrés quatre à quatre. Raphaël avant de le suivre, jeta machinalement les yeux du côté de la pénitence, et il vit qu'elle s'était levée, et qu'elle commençait à marcher vers la porte. Il n'eut pas de peine à deviner que son premier mouvement de retraite avait suffi pour occasionner la péripétie dont nous venons de parler ; et, tel que nous le connaissons, Raphaël n'avait rien de mieux à faire que de rire et de hausser les épaules ; mais il était seul, et une expression terrible passa sur son visage. En un clin d'œil il fut sur les traces du capitaine et le rejoignait au bas de l'escalier. La jeune fille était alors tout près d'eux, et le baron ne voyait plus qu'elle. Déjà la ravissante inconnue avait levé sur lui son regard velouté et pénétrant : déjà, comme si elle eût pressenti la vérité, l'embarras le plus charmant colorait son visage, et l'on pouvait compter les battements de son cœur aux mouvements d'un bouquet de grenades qui entrouvait le voile croisé sur son sein, et qui n'était plus alors plus rouge que son front. Sérieuse et tremblante, cependant, elle passait vite devant les deux cavaliers, en baissant les yeux et en s'inclinant légèrement, lorsque le jeune et gracieux officier, penchant à son oreille et se prenant à

marcher à côté d'elle, lui dit doucement en espagnol :

—Rien pour le musicien, senora ?

Elle s'arrêta, et, d'une voix émue, troublée sans doute par le souvenir de ce qu'elle avait éprouvé :

—Quoi, monsieur ! c'était vous !... lui dit-elle.

Et le regard involontaire et furtif qu'elle lui jeta renfermait assez de choses pour récompenser l'heureux capitaine de son attention et de son talent. Mais il lui sembla en même temps que ce qui abrégait ce regard c'était la vue de Raphaël.

Ce témoin importun n'avait pas l'air de comprendre que sa présence fût une indiscrétion, et négligemment adossé contre un pilier, il les observait avec avec une étrange aisance. Cependant il fallait répondre à la demande du capitaine, et la jeune fille lui dit en souriant avec contrainte :

—Et que vous donnerai-je, monsieur, qui puisse payer tant de courtoisie ?

—Votre nom seulement, reprit le galant baron, et une de ces belles fleurs rouges....

—Oh ! prenez les toutes ! dit-elle avec abandon et vivacité, en arrachant son bouquet pour le lui donner. Mais voilà que les grenades étaient prises de telle sorte dans la dentelle noire de la mantille, que rien ne pouvait les en démêler ; le trouble et la précipitation de la belle Espagnole ne faisait qu'aggraver la difficulté, si bien que, moitié pour se tirer d'embarras, moitié par une bonne volonté que permettent les mœurs libres de ce pays chevaleresque, elle détacha de sa chevelure la mantille toute entière, et la remit entre les mains du capitaine, pêle-mêle avec les fleurs écarlates, en lui disant d'un air presque familier :

—Tenez, tenez ! gardez tout, monsieur le Français.

Et elle restait avec sa tête nue et ses épaules nues, sans penser à tout ce qu'elle découvrirait ainsi de grâce, de fraîcheur et de perfection, lorsque Raphaël s'approcha brusquement, comme réveillé par cet incident. Elle se recula aussitôt, et sa figure prit de nouveau une expression sérieuse triste et gênée :

—Quant à mon nom, seigneur, dit-elle alors avec une sorte de fermeté modeste et d'intention pénible, je m'appelle Antonia, et je dois me marier dans huit jours.

En même temps elle salua, les yeux baissés, et sortit de l'église.

Emile et Raphaël restèrent face à face.

—C'est vous qui me l'effarouchez ! s'écria tout d'abord l'impétueux Français.

—Je le sais bien et je l'ai fait exprès, répondit

gravement l'Espagnol. Mettez cela dans votre sabretache, car voici le père Ambroise.

Le capitaine comprima sa mauvaise humeur et se hâta de profiter de l'avis qu'on lui donnait, il serra dans le riche étui suspendu au sabre le voile et les fleurs, et se tourna vers le religieux qui l'abordait en tendant la main.

—Admirable, capitaine ! admirable ! lui dit le bon pète en vrai dilettante. C'est fête après-demain, et je compte bien sur vous. Mais, ajouta-t-il en interrompant les protestations modestes du jeune musicien, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

Le père Ambroise accompagna ces derniers mots d'un regard adressé à Raphaël, qui le comprit parfaitement, et s'inclina en disant au capitaine :

—Je vais vous attendre sur le parvis, mon cher Emile, car j'ai aussi quelque chose à vous communiquer.

—Au fait, répondit le baron, vous ne m'avez pas encore appris pourquoi vous me cherchez.

—C'est cela même, reprit Raphaël ; mais notre révérend père avant moi.

Et comme le capitaine avait fait deux ou trois pas avec lui, Raphaël lui dit à l'oreille en étouffant un éclat de rire moqueur :

—On vous a vu : gare le sermon !

—Parbleu ! c'est votre faute ! répliqua le jeu-Français sur le même ton.

—Oh ! quelle ingratitude ! —Moi qui faisais le guet ! moi qui vous ai averti ! Au revoir : du courage !

Et tandis que le capitaine rejoignait le père Ambroise en se reprochant d'avoir injustement rudoyé cet excellent Raphaël, Raphaël feignit de sortir ; mais il se glissa entre les piliers, et revint à pas de loup se placer derrière celui près duquel se tenaient le religieux et l'officier.

Les premières paroles du père Ambroise ne furent pas de nature à rassurer le coupable Emile ni à démentir la prédiction de Raphaël. Il entra brusquement en matière, en disant au baron :

—Vous avez vu la jeune femme qui sort de cette église ?

—Oui, mon révérend.

—Et vous lui avez parlé ?

—Mais.... oui.... quelques mots insignifiants.... de la galanterie espagnole.... Voilà tout, je vous jure.

—Oh ! je n'en doute pas, répondit en souriant le père Ambroise.... mais je vois que vous avez peur d'être grondé ; rassurez-vous, ce n'est pas cela.

Le capitaine fut soulagé d'un poids énorme, mais en même temps une vive curiosité s'empara de lui. Si ce n'était une réprimande qu'on

lui préparait à propos de cette belle Antonia, qu'était-ce donc ?

—Lui avez vous appris votre nom ? demanda de nouveau le père Ambroise.

—Non.

—Et vous a-t-elle pas dit le sien ?

—Elle m'a dit qu'on l'appelait Antonia et qu'elle devait se marier dans huit jours.

—Est-ce tout ?

—Rien de plus.

—Fort bien. Alors ce que j'ai à vous révéler ne vous paraîtra pas suspect. Vous avez l'esprit assez juste et l'âme assez élevée, monsieur le baron, pour tenir cas des deux saintes égides à l'abri desquelles se trouve placée cette jeune fille, des deux circonstances qui interdisent à son égard les jugemens téméraires.

—De grâce, révérend père, parlez vite. Antonia fiancée, voilà sans doute sa première sauvegarde. Quelle est la seconde ?

—La seconde, c'est moi. Antonia est venue trouver son confesseur pour le supplier de permettre et de faciliter une entrevue secrète entre elle et le baron Emile de Thersie...

Que dites-vous !...

—Elle m'a confié ses motifs en général sous le sceau de la confession. Ils sont sacrés, monsieur le capitaine, et j'en devine assez les détails, sans qu'elle m'en ait été révélé un seul, pour ajouter qu'ils sont pressans.

—En vérité, mon père, je n'y comprends rien. Elle n'a pas eu l'air tout à l'heure avec moi...

—Elle savait votre nom sans vous avoir vu, et elle vous a vu sans savoir votre nom. Cependant elle doit soupçonner à présent que vous êtes celui auquel elle veut parler demain soir.

—Demain soir ? dans quel lieu ?

—Dans le cimetière du couvent, après la nuit tombée....

—Oh ! oh ! pensa le capitaine.

—Je n'ai pu permettre une telle infraction aux bienséances qu'à ces conditions qui vous sembleront romanesques, mais qui m'ont paru devoir vous ramener, monsieur le baron, au caractère sérieux de cette entrevue. J'ai même dû en ajouter une autre....

—Et la quelle encore ?

—C'est que je serais présent.

—Diable ! se dit encore l'étourdi, je m'y perds. C'est inexplicable.

—... A portée de vous voir, continua le père, mais non pas de vous entendre....

—Ah ! bon.... fut encore la mauvaise pensée dn jeune baron.

—C'est tout ce que j'ai pu accorder, reprit le religieux en conduisant le capitaine vers la grande porte. Ainsi, monsieur de Thersie, demain à neuf heures du soir, je vous attendrai

dans l'église près de la petite entrée du fond par laquelle je vous ai fait passer aujourd'hui. Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il en terminant, de vous recommander le plus absolu secret. Il y va de votre sûreté, et, ce qui vous touchera plus, de l'honneur d'une femme.

—Soyez sans inquiétude, mon père, répondit le baron.

Et il quitta le vieux moine sans savoir s'il sortait d'un rêve ou si les femmes espagnoles n'étaient pas l'idéal de la coquetterie.

Comme il descendait les degrés du parvis, préoccupé de cette douce aventure et de ce merveilleux hasard, sans se souvenir de l'existence même de Raphaël, il se sentit frappé sur l'épaule et se trouva de nouveau en présence du fils de l'alcade. Il l'accueillit avec distraction et ne remarqua pas la pâleur livide de son visage.

—Eh bien, di l'Espagnol en s'efforçant de soutenir le rôle insouciant qu'il avait adopté, nous a-t-on bien lavé la tête ?

—Ah ! ah ! c'est vous ! Parbleu, je vous avais oublié, répliqua vivement le capitaine. Puis, se hâtant de changer d'entretien : Qu'aviez-vous donc à me dire ? demanda-t-il à Raphaël.

—Une chose tout à l'heure, deux maintenant, répondit ce dernier. En vous attendant ici, j'ai été rejoint par Pedro, le valet que je vous ai donné, et qui est un Figaro de première force. Il avait vu sortir notre infante ; il la connaît...

—Bah !

—Oui ; elle se nomme Antonia Solarès, elle est fille d'un riche marchand de Cadix qui l'a envoyée ici en compagnie de sa tante pour épouser un vieux seigneur très riche, logé dans les environs, et qu'on appelle don Talrico. C'est une affaire de famille arrangée depuis longtemps : mariage connu.

—C'est délicieux !

—N'est-ce pas ? Maintenant la seconde nouvelle, c'est qu'il paraît certain, d'après un ordre arrivé tout à l'heure, que votre régiment nous quitte après demain pour retourner en France.

—Est-il vrai ? s'écria le baron en saisissant la main de Raphaël.

—Tellement vrai que nous avons déjà prié tous vos camarades d'accepter notre déjeuner d'adieu après demain matin, et qu'il ne restait plus que vous à inviter.

—Ainsi, dit chaleureusement le noble officier, je ne tirerai plus le sabre contre vos amis, Raphaël. Adieu l'Espagne ! adieu la guerre impie et sans quartier ! Je suis heureux de vous quitter à cause de cela, croyez le bien !

Le fils de l'alcade parut sincèrement touché de ces généreuses paroles. Il hésita et dit à voix basse :

—Mais non pas adieu à la belle Antonia ? Si courte que doive être l'aventure, vous n'y renoncez pas ?

—Jamais ! répliqua follement l'étourdi baron. Si le temps me manque, je l'enlève et je l'épouse en route, plutôt que d'y renoncer.

—Adieu, dit froidement Raphaël en se séparant de lui. Ce sera à huit heures du matin dans la grande salle de la citadelle.

## II.

## LE CIMETIÈRE DU COUVENT.

En recevant cet adieu si simple et si naturel, le capitaine ne put s'expliquer par quelle cause étrange et mystérieuse il frissonna malgré lui. A partir de ce moment, il demeura sous le poids d'un malaise inquiet, sans corps, indéfinissable, pareil à celui qui oppresse tout être vivant lorsque le ciel est radieux et l'orage voisin. Certes les choses du moment n'étaient pas de nature à l'attrister ; elles étaient de couleur riante d'apparence dorée, d'avenir sûr et prochain s'il en fut. Cependant ni la piquante volupté de son aventure, ni la joie du départ qui devait le suivre, ni la gaieté de ses camarades, ne réussirent à déchirer le voile sombre qui flottait vaguement devant les yeux du jeune baron, et, le lendemain soir, ce fut sous l'empire de cette disposition fatale qu'il prit encore une fois le chemin du couvent.

Il faisait tout à fait nuit : la lune, qui apparaissait de temps en temps, se masquait tout à coup et par longs intervalles sous de grands nuages qui couraient avec une vitesse extraordinaire, quoiqu'on ne sentit pas un souffle de vent dans la rue. C'était une nuit lugubre et pleine de fantômes. L'heure était peu avancée, et cependant la ville semblait déserte ou endormie du sommeil des morts ; aucune lumière, aucun bruit ne sortait des maisons fermées et silencieuses. Le capitaine parvint, comme s'il était seul au monde, à la grande porte de l'église, qu'il trouva entrouverte, traversa presque à tâlons la nef ténébreuse, et jugea bientôt qu'il était près de l'endroit où devait l'attendre le père Ambroise.

—Etes-vous là ? demanda-t-il à voix basse et non sans une certaine émotion.

Pour toute réponse, il sentit une main osseuse et glacée s'emparer de la sienne ; et l'impression de saisissement, d'horreur et de froid qu'il en éprouva courut par tout son épiderme jusqu'à la racine de ses cheveux. A coup sûr ce n'était pas là le contact du père Ambroise, qui avait une belle main de vicillard, blanche, longue et douce au toucher. On eût dit que celle-là appartenait à un squelette. Emilie.

néanmoins, surmonta cette première émotion et se laissa conduire dans l'obscurité jusqu'à une porte voisine qui s'ouvrait sur le cimetière. Une fois en plein air, il se retourna vers son compagnon et le vit pour la première fois. Il tressaillit encore. Ce moine, soigneusement caché sous sa robe et sous son capuce, était certainement plus petit d'un pied que le père Ambroise. Le capitaine ne voulut faire ni une question ni une observation à cette statue ambulante, de peur de perdre sa propre assurance déjà fortement ébranlée. Il s'efforça de se persuader que le père Ambroise, retenu par quelque circonstance impérieuse, avait envoyé à sa place un frère scrupuleux, qui évitait de se laisser reconnaître dans l'accomplissement d'une mission acceptée avec répugnance. Ce ne fut pas toutefois sans de nouvelles inquiétudes qu'il traversa ce cimetière poétique, tout rempli d'orangers, de limons et de citronniers. Plus d'une fois, des frôlements étranges et des murmures particuliers lui firent tourner les yeux vers les massifs odorants qui encombraient à sa droite et à sa gauche le jardin des morts. Le moine avait quitté sa main, et marchait devant lui, se dirigeant vers une longue et haute avenue de cyprès, semblables à de monstrueux peupliers, qui terminait et fermait le cimetière.

Arrivé le premier au bout de cette avenue, le frère s'arrêta, et, sans prononcer un seul mot, sans indiquer par un signe ce qui restait à faire au capitaine, il s'assit sur un banc de pierre qui faisait face à la sombre allée. Le capitaine le suivit, et, au premier regard qu'il jeta dans la profondeur de l'avenue, il tressaillit à la fois de soulagement et de plaisir. Une forme confuse de femme était debout au milieu, dans un endroit où l'écartement des arbres laissait tomber un peu de clarté sur une grande croix que supportait un socle de pierre. Sans plus s'occuper du moine que des autres habitants du cimetière, il précipita sa marche, et bientôt il fut près d'Antonia. C'était bien elle. Vêtue de noir comme la veille, sa robe soyeuse était seulement beaucoup plus longue et traînait presque sur le sable : par dessus cette robe une ample pelisse à larges manches, semblable à un domino vénitien, l'enveloppait tout entière, et le capuchon à demi relevé ne couvrait qu'en partie sa tête nue, dont la chevelure noire et lissée se partageait en deux bandeaux sur son front haut et pur.

Elle l'attendait, tranquille et grave ; mais à peine fut-il à ses côtés que, lui tendant la main :

—C'est vous, dit-elle, vous êtes là même... je m'en suis doutée hier ; mais venez, monsieur venez vite !

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle passa sous le bras du capitaine cette petite main

qu'il venait de baiser sans qu'elle y prit garde, et l'entraîna vers l'extrémité de l'allée opposée à celle d'où il venait. Là, elle s'arrêta. Le baron, surpris, agité de sentiments contraires, avait instinctivement gardé le silence comme elle jusqu'à ce moment ; mais ses yeux ne pouvaient se détacher de cette active physionomie que paraissaient animer des pensées intérieures bien éloignées de toute coquetterie. Elle s'aperçut alors de son attention, et lui parla en souriant tristement :

—Vous me regardez, monsieur, et vous vous demandez quelle est cette femme qui vous attire à un rendez-vous, la nuit, sous les arbres, sans vous connaître, sans vous avoir vu... ou peut-être pensez-vous qu'elle vous a entré à travers sa jalousie, un jour de parade, à cheval et en grand uniforme, et vous supposez qu'elle a employé je ne sais quelle ruse ou quel prétexte pour vous mettre sur la voie d'une aventure, et vous rêvez de mœurs effrontées, d'intrigue méridionale, de galanterie espagnole, mais savez-vous ce que j'ai à vous dire ?

Et, s'approchant davantage du jeune officier, qui, la main sur sa poitrine, allait protester contre cette accusation, elle lui dit d'une voix basse, mais saisissante d'énergie et de fierté :

—Capitaine, vous êtes trahi !

Emilie s'attendait, comme on sait, à ce genre de déclaration, mais le ton sur lequel on la lui faisait tout-à-coup ne laissa pas que de l'impressionner vivement, surtout après les influences de sombre nature qu'il venait de subir. Cependant il répondit sans trouble :

—Moi, trahi !... et qui donc ai-je offensé, senora ?

—Vous êtes trahi, vous et tous les Français et celui que vous avez offensé, c'est le peuple d'Espagne.

Avant de répondre, Emilie calmé lui offrit son bras pour reprendre la promenade.

—Écoutez, senora, dit-il en marchant à côté d'elle, je ne doute pas du danger que vous me révélez ; mais c'en est un auquel nous sommes si habitués depuis les Pyrénées, que nous l'attendons toujours sans le craindre jamais...

—Et moi je vous dis que vous doutez ; car vous ne seriez pas aussi paisible ; mais Dieu me donnera la force de vous convaincre.

—Il est certain que la tranquillité de la ville, depuis deux mois que nous l'occupons...

—Oui, la ville est calme ; mais c'est là qu'est la trahison : oui, les hommes vous serrent la main ; mais vos soldats sont à nos portes : oui, les femmes vous sourient ; mais c'est pour surprendre vos secrets, pour saisir l'occasion... Écoutez : une de ces femmes n'a pas senti en elle la vertu sauvage qui exige à tout prix la mort des étrangers ; cette femme n'a

consulté que son cœur, et Dieu qui défend de tuer ; elle était à portée d'apprendre le plan de la trahison par la bouche même des principaux auteurs, c'est-à-dire des chefs du pays : cette femme, c'est moi ; et ce plan, le voici. On feindra la soumission, on séduira les vainqueurs, on endormira leur vigilance, on attendra jusqu'à ce que les précautions se relâchent, et, un jour que les troupes ne veilleront pas sur leurs chefs avec la même rigueur, on réunira ceux-ci sous un prétexte de plaisir : les Français n'opposent jamais à cela ni soupçon ni refus ; on enlèvera leurs armes, et on les égorgera dans une salle de bal ou de festin. Des corps d'armée seront prévenus en même temps, et vos soldats sans officiers seront massacrés jusqu'au dernier.

Emile fit un mouvement involontaire.

—Modérez-vous, monsieur ! continua la jeune fille, il le faut ; il vous faut du courage et du calme pour entendre le reste ; et moi je ne suis pas encore justifiée dans votre opinion. Un de ces officiers était désigné particulièrement par ceux qui m'entouraient ; c'était le seul dont ils connaissent bien le nom et le caractère. Il était jeune, étourdi, confiant, facile à tromper, parce qu'il était brave et aimant ; on l'appelait devant moi Emile de Tersie... on l'avait choisi pour influencer ses camarades, dont il est adoré, et pour les amener à la boucherie... Peut-être fut-ce l'horreur de ce dernier moyen qui me décida ; peut-être cette loyauté ainsi exploitée, ainsi marquée comme le premier titre au supplice fut-elle ce qui me fit maudire et renier les miens ; mais je vins sur-le-champ consulter mon confesseur, et il m'a permis de vous parler. Vous savez tout maintenant.

Oui, le capitaine savait tout, mais il devinait beaucoup encore...

—Tout cela est incroyable ! dit-il avec intention.

—Ah ! monsieur !... répliqua-t-elle, et elle retenait des larmes d'indignation ; mais, au nom du ciel, pourquoi donc pensez-vous que je sois venue ici ?... Que puis-je dire pour prouver qu'il faut fuir ou prendre garde...

—Ne pouvez-vous me citer des noms ?

—Des noms !... oh ! jamais ! cela est impossible... A mon tour je trahirais, et je serais perdue...

—N'auriez-vous pas confiance en ma parole ?

—Si, monsieur ; mais je dois me taire... Dieu le sait.

—Mais, reprit le capitaine, comment êtes-vous au courant de tous ces détails, vous étrangère à Lebrica et quine l'habitez que depuis peu de jours ?...

—Moi, seigneur ! dit-elle sans y faire attenti-

on, je suis née à Lebrica et n'en suis pas sortie depuis mon enfance...

—Que dites-vous ?... Votre nom n'est pas Antonia Solerez ? Vous n'êtes pas fiancée au vieux don Talrico ? Vous n'êtes pas fille d'un marchand de Cadix ?

—Mon nom est Antonia Solerez ; mais je suis fille du régidor de Lebrica, et mon fiancé... mon fiancé est jeune, seigneur, aussi jeune que vous... Quels sont les fourbes qui vous ont trompé ainsi ?

Le capitaine était frappé de stupeur et d'épouvante ; il murmurait sans répondre :

—Pedro... j'aurais dû m'en douter ; mais Raphaël... Raphaël... Madame, dit-il tout à coup en s'interrompant et en regardant fixement sa compagne inquiète, si vous dites vrai, le fils de l'alcade, Raphaël, me trahit le premier, car il ma juré qu'il ne vous connaissait pas.

—Mais, répondit-elle en hésitant, cela ne peut-il être ? Pourquoi soupçonner un ami ?

—La fille du régidor inconnue au fils de l'alcade ? cela n'est pas... et vous vous troublez, seigneur...

—Et bien oui, dit-elle avec résolution, Raphaël est l'âme, le soutien, le chef du complot, c'est lui-même qui vous a désigné pour devenir l'instrument de la vengeance populaire...

—Ceci est de trop, madame ! Raphaël a pu garder le secret de ses compatriotes et me cacher qu'il vous connaissait, je ne sais dans quel but... Je cherche même à m'expliquer comment, depuis deux mois, le nom et la personne du régidor ont été inconnus pour moi. Mais ce que vous ajoutez, ce qui du reste expliquerait tout cela, est impossible ; ce serait trop infâme !

—Infâme ! ignorez-vous donc ce qui lui est arrivé, à Raphaël ? Ne savez-vous pas que sa famille entière habitait Sarragosse, qu'il y a sur cette malheureuse ville, dans l'histoire des hommes, une tache horrible de démenace et de sang ; que la mère de Raphaël a été jetée par une fenêtre, que son frère a été coupé en morceaux, que ses sœurs...

Et la chaleureuse mais pudique Antonia s'arrêta, pleine de confusion.

Emile ne répondit pas d'abord. La guerre a de terribles leçons... Cependant il reprit, avec une sombre et noble conviction :

—Madame, nous avons été coupables ; mais là, comme partout, le crime dans la résistance a provoqué le crime dans la victoire. Quelle que soit la rage de la victime, sa vengeance et son patriotisme ne doivent pas se produire à coups de poignard et à force de trahison contre le premier venu, à moins que son âme ne soit lâche et violente à la fois, à moins que ses mauvaises passions et ses penchans homicides ne

trouvent leur compte dans les injures reçues, leur prétexte dans la colère légitime... Vous le défendez mal, senora ; mais vous le défendez enfin. Que signifie cette accusation horrible d'une part, et cette apologie sans conviction de l'autre ? Je ne puis croire à la première, et je ne puis m'expliquer la seconde,

—En vérité, monsieur le capitaine, dit-elle comme poussée à bout, il était réservé à ceux qui veulent vous sauver de ne trouver en vous ni cette loyauté ni cette confiance que vous prodiguez à vos ennemis ; et vous, dont on vante la noblesse de sentiments, c'est à une femme que vous faites, pour la première fois de votre vie, l'affront de vous méfier de sa parole... Eh bien, puisque vous m'y forcez, vous saurez tout. J'ai accusé Raphaël parce que vous m'avez arraché son nom, et que je n'ai pas calculé l'étendue de vos soupçons ; je l'ai accusé malgré moi, et cela monsieur, parce que... Mais, par pitié, veillez à vos mouvements !... Je l'ai défendu, parce que mon fiancé... celui que je dois épouser dans huit jours...

—Eh bien ?

—Eh bien, c'est lui ! c'est Raphaël.

A ce mot, le capitaine trembla dans tous ses membres comme le cheval de bataille qui entend à ses oreilles le premier coup de pistolet. Ce qu'il éprouva, c'était à la fois de l'horreur, du mépris, de la colère ; mais il se contenta pour obéir à Antonia et pour la rassurer. Puis, après un court moment de silence, il laissa de nouveau échapper cette sourde exclamation :

—C'est impossible !

—Ah oui, reprit l'Espagnole en souriant amèrement, c'est encore impossible, n'est-ce pas ?... Mais vous avez donc cru pour tout de bon venir dans ce cimetière à une partie de plaisir ? Vous n'avez donc éprouvé en route aucun pressentiment ?... vous avez conservé pendant le trajet votre insouciance et votre gaieté ? C'est impossible, dites-vous... Avez-vous remarqué l'anneau que Raphaël porte à sa main gauche ?..

—Oui, sans doute, c'est une alliance de forme particulière sur la quelle est gravé un A.

—Eh bien, regardez celui-ci.

—Et, dégageant davantage sa main, dont l'extrémité des doigts seule s'appuyait sur le bras du capitaine, elle lui fit voir l'anneau qui brillait à l'un de ses doigts, et qui portait la lettre R gravée sur le cartouche d'or. Le baron ne douta plus.

—C'est le même, s'écria-t-il ; je le reconnais parfaitement. Misérable !

—Encore une fois, lui dit la jeune fille avec une expression de terreur profonde, modérez votre indignation, ou tremblez..

—Trembler ?.. et pourquoi ?.. Voici plusieurs

fois que vous m'avertissez ainsi... ne sommez-nous pas en sûreté dans ce lieu !..

—Écoutez, monsieur de Tersie... êtes-vous bien sûr que Raphaël ne fût pas caché hier soit derrière quelque pilier ?

—Malheur ! malheur ! dit sourdement le baron.

—Et, je vous réitère cette question, en venant ici, n'avez-vous rien observé d'extraordinaire ?.. Vous a-t-il semblé que tout se passait naturellement ?

—En effet, dit Emile vivement frappé ; mais pourquoi ces questions ?

—Ah !.. c'est que, voyez-vous... là bas, sur ce banc, immobile dans sa robe blanche, ce moine qui nous observe...

—Ce moine qui nous observe ?

—Ce n'est pas... le père Ambroise... dit-elle d'une voix basse et expressive.

—Je m'en suis aperçu ; mais ce moine est-il suspect ?

Elle s'arrêta court, et lui dit avec un accent étouffé, mais profond et terribles :

—Ce moine... c'est Raphaël !

[A CONTINUER.]

## CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.